



Ne demandez pas au vulgaire quel était  
Maurice Quai l'avenir sera privé de  
son nom.

Charles Nodier



## MAURICE QUAÏ, LES MÉDITATEURS ET CHARLES NODIER

Seule, cette affirmation de Charles Nodier nous inciterait à tout faire pour tirer Maurice Quai et son groupe de l'oubli.

La plupart des critiques écartent de leurs études : les groupes isolés, les poètes solitaires ou malchanceux. Vous connaissez notre opinion souventefois répétée dans *A Rebours* : le génie n'illustre pas toujours rigoureusement les mœurs de son temps, son universalité le place dans une atmosphère rare, il ne communique pas toujours de plain pied avec le réel, la gloire lui pose des lunettes noires sur le nez, le succès fait perdre la raison. Les petits, les sans-grade, quelquefois à l'occasion d'un sonnet, au courant d'une nouvelle ou d'un conte, dans la brièveté d'une oeuvre interrompue par un duel, une phtisie galopante ou un mariage d'argent, nous donnent la mesure exacte d'une époque dans sa grandeur et sa misère. Nanti d'un souci mathématique de simplification, l'historien s'en tient posément aux leaders. L'un d'eux s'en ouvre avec franchise : "Je me suis plus longtemps arrêté aux figures principales qu'aux figures secondaires qui, malgré la va-

leur qu'elles peuvent avoir, nuisent à la clarté de l'ensemble". (1)

Plus enclins à chercher les sources mystiques de la réelle Beauté qu'à tracer un paysage géométrique de la pensée universelle, nous découvrons beaucoup de charme dans la personnalité d'un Maurice Quai qui a si fort impressionné le jeune Nodier. Les hommes rares, originaux, ne ressemblent pas à l'innombrable feuillaison de l'arbre, ils ont pourtant poussé sur ses rameaux, mûris au soleil de l'idéal, ils en sont les fruits. Impasse des erreurs du temps passé, ils indiquent des chemins nouveaux à la génération qui va naître après 1800.

Epargné d'un grand naufrage, d'un gigantesque incendie, d'un cataclysme sans précédent, issu miraculeusement de la grande Révolution, le peuple sort hébété d'un cauchemar. Il est un peuple de survivants. Les ci-devant nobles ont perdu leurs châteaux d'abord, leur raison d'être ensuite, et leurs bagages, les laquais leurs emplois et leurs habits à la française, les sans-culottes contestataires voués au couperet, sauvés par l'exécution in-extremis de leur bourreau, sortent de leurs cachots, éberlués. Les uns ou les autres ont échappé par une grâce incompréhensible au malheur des guerres civiles et militaires, aux rivalités sectaires et partisans, aux réglemens de comptes personnels. L'on était toujours l'hérétique de quelqu'un ou de quelque chose. Les bûchers de la Renaissance trop lents et trop coûteux trouvèrent une heureuse compensation dans l'invention de l'humanitaire Dr Guillotin, les bateaux à soupape et la pique vengeresse des septembriseurs.

Les émigrés revinrent après avoir meublé leur involontaire exil par l'enseignement des langues, l'oisiveté, le rempaillage, la cordonnerie ou le commerce. Leurs perruques, leurs bas blancs ayant trop passé de frontières étaient

passés de mode. Les gens de maison coiffés du bonnet rouge avaient perdu avec le respect, le zèle; les autres avaient perdu leur tête avec celle de leur maître. Les prêtres jureurs se discréditaient avec la religion qu'ils représentaient, les autres effaçaient au possible la moisissure des caves. La foule, elle, courait aux plaisirs, recourait à la débauche et aux boissons fortes pour oublier.

Les jolies femmes et l'indifférentisme salon-nard du XVIIIe siècle n'étaient plus de mise. La "civilité" s'éteignit à jamais. Les jeux d'esprit chers aux salons mondains du siècle mort noyés dans le sang, n'amuserent plus. L'imagination abandonna les hideurs de l'heure présente pour se réfugier dans la paix rêvée d'un passé intangible, insoumis aux incertitudes des lendemains. Tout ce qui adhérait à la ci-devant société était balayé par l'histoire: l'aristocratie, la noblesse, les encyclopédistes et Voltaire; seul, se maintint en selle le style précurseur du Rousseau herboriste. Sortis de la fournaise qui vit fondre dans son creuset la monarchie millénaire, l'Eglise et toute la génération capable de porter une arme, les "grands principes" voguèrent au fil de l'eau. Du "vivre libre ou mourir" beaucoup avaient à leur corps défendant choisi la deuxième partie de l'alternative. Avec la prétention de retrouver des privilèges un instant mis en péril, la "Noblesse" revenait sur une terre labourée de fond en comble et qui germait au printemps du Directoire, copieusement cultivée par l'homme d'argent resté sur place. Les "aristos" devaient dès lors non plus faire leur cour au roi sans pouvoirs mais à cette caste, cette nouvelle monarchie des nantis et des habiles.

Seuls les pauvres n'avaient rien perdu, n'ayant rien à perdre, sinon des espérances et des consolations.

La religion balayée par les "droits de l'homme" reléguant ceux de Dieu, laissait au cœur un grand vide qui, peu à peu s'emplissait d'un

(1) G. Brandès: l'Ecole romantique française.

déisme vague et persistant. Les yeux étaient secs pendant le drame, on devait survivre - un jour gagné c'était peut-être la vieillesse promise. - Au tomber de rideau, la foule était en larmes, un torrent de larmes, larmes de joie d'avoir échappé au carnage, larmes de tristesse devant le peu de valeur de la vie, larmes reconnaissantes d'être encore.

Après s'être gavé de la manie légiste des romains, on réapprend les beautés helléniques, avant de plonger dans la grandeur féroce et raffinée de la Renaissance, dans la brutalité joviale du Moyen Age. On rencontre l'Évangile comme un délicieux archaïsme, avec les élèves de David. Les perruques poudrées couronnaient mal les têtes classiques.

Les uns regardaient vers l'antiquité et la Grèce, mais ce n'était plus la grave et studieuse Grèce des classiques, à l'exemple de Maurice Quai et de ses disciples. Ceux-ci soupiraient pour ces temps où la Beauté régnait divinement, ils voulurent manger à la grecque, se vêtir à la grecque et penser grec. Un nouvel état naquit des ruines, un état sans ordre et sans chef, gouvernant anarchiquement un peuple marginal d'excentriques qui jamais ne furent si nombreux. La "fraternité" les regroupait au sein des cénacles d'un jour où l'on échappait aux lois contraignantes de la "liberté et des droits de l'homme". Le meilleur et le pire supputa de ces hordes : des débauches au ci-devant "Palais Royal", lieu de beuverie, de tripots, de prostitution et de librairies à la mode, où toute une jeunesse - d'après guerre - se livrait à la licence en rêvant à des joies champêtres à la Jean-Jacques. Naquirent là : les merveilleuses, muscadins et muscadines, incroyables, dandys, barbus - la barbe étant alors une outrance, un retour au bon sauvage - et les grecs en école buissonnière issus de chez David. Ce dernier groupe n'avait pas de statut officiel et peut-être aucun titre défini, une société de fait. E.J. Delécluze, qui fut aussi disciple de David

et qui les connut à leur début (2) les nomme indifféremment : la secte des Penseurs ou Primitifs, ailleurs les Barbus, mais ils furent connus plus généralement sous le vocable de Méditateurs. Auguste Viatte (3) les connaît sous le nom de "Médiateurs", ce qui paraît une contraction erronée du même mot. Nous nous en tiendrons au propos de Charles Nodier qui les aima et fut des leurs :

"Les Penseurs ou Primitifs ne s'étaient pas donné de nom (...) Aucune dénomination satirique ne vint flétrir leurs illusions d'enfants ou leurs superstitions de poètes, et on sait si l'atelier en est avare. On appela les jeunes gens les Méditateurs et les jeunes filles les Dormeuses, parce que la méditation même a sa pudeur dans les femmes et qu'elles n'assistaient aux leçons parlées que la tête appuyée sur leur mains". (4)

Tous ces jeunes gens sortaient d'un légalisme à outrance, et n'avaient aucune propension à fonder des associations avec président et assesseurs, leurs chefs devaient se distinguer par leurs vertus éminentes. Ce qu'ils firent après avoir déserté leurs ateliers. Ils étaient déçus par "l'antiquité" de David qui leur ouvrit des horizons et leur interdit par son corporalisme d'aller plus avant. Le divorce entre David et ses élèves turbulents se prononce à l'occasion de l'exposition de l'œuvre magistrale : "L'enlèvement des Sabines". David y attachait une grande importance et sa renommée. Ce fut un grand moment parisien, les chroniqueurs s'emparaient de l'événement, un trio de vaudevillistes le porta même à la scène. (5)

(2) David et son école et son temps, 1853

(3) Les sources occultes du romantisme II, p.153

(4) Ch. Nodier : Les Barbus, le Temps 5.10.1852

(5) Le tableau des Sabines, vaudeville en un acte par les Ccns Jouy, Longchamp et Dieu-la-Foy, représenté pour la première fois, au Théâtre de l'Opéra-Comique National, le 9 germinal

David ne supportait pas la contestation venant de ses disciples. Certains, Maurice Quai en tête, susurraient que la maître n'appliquait pas sa théorie dans une beauté vraie. Ne disait-il pas dans une brochure parue en l'an VIII :

"L'antiquité n'a pas cessé d'être la grande école des peintres modernes, et la source où ils puisent les beautés de leur art. Nous cherchons à imiter les anciens dans le génie de leurs conceptions, la pureté de leur dessin, l'expression de leurs figures et les grâces de leurs formes. Ne pourrions-nous pas faire un pas de plus, et les imiter aussi dans leurs mœurs et les institutions qui s'étaient établies chez eux, pour porter les arts à leur perfection ?" (6)

Ceci représentait au moins sa pensée, il signa le texte des deux mains. On peut supposer que la rédaction, un autre l'a polie; à en croire Delécluze qui porte un oeil critique sur le talent littéraire de son Maître. : "Il n'arrive, dit-il, jamais à écrire une lettre en français et, plus tard, à la Convention, ces ridicules discours qu'il prononça, il sera obligé de se les faire rédiger par un autre". (7)

---

an XIII à Paris, chez André, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N° 477, An huitième (1800) - Jules de Jouy, l'Ermitte de la Chaussée d'Antin - Dieu-la-Foy (Joseph-Marie-Armand-Michel) né à Toulouse en 1762, mort à Paris en 1823.

- Lonchamp (Charles de), né en 1768 à Ile de France, mort en 1832. Il sévit sous les ordres de Jules de Jouy. Collabora souvent avec lui et Dieu-la-Foy.

(6) Le Tableau des Sabines, exposé publiquement au Palais National des Sciences & des Arts, salle de la ci-devant académie d'Architecture par le Cn David, membre de l'Institut National à Paris, de l'imprimerie de P. Didot l'aîné au Palais National des Sciences & des Arts, An VIII.

(7) L. Bertrand: la Fin du classicisme, p. 302

Des élèves osèrent donc trouver que la grande "Machine" ne répondait pas à la simplicité de la peinture des vases grecs, qu'on n'y respirait pas le "primitif" - c'était le mot à la mode - et David fut jugé sans appel : "hérétique", "Vanloo", "Pompadour", et "rococo"; enfin toutes les injures d'atelier les plus flétrissantes y passèrent. David supportait mal la contradiction, surtout de la part des jeunes peintres qui devaient suivre ses traces et perpétuer son nom. Il fit comprendre discrètement mais fermement à celui qui n'approuvait plus sans réserve son chef qu'il était invité à "ne plus troubler les études de ses anciens camarades". Enfants chassés du toit paternel, les "anciens" décidèrent d'appliquer des principes si mal suivis par le professeur lui-même. La peinture n'était, pour eux, ni seulement un gagne-pain, ni seulement un art isolé; la peinture était une éthique prolongée dans la vie. Ils jugèrent que peindre en culotte et en gilet brodé les idylliques beautés virgiliennes, les combats homériques, relevait de la plus grande obscénité, une façon "Pompadour et Rococo" d'agir. Fouillant dans leurs cartons et leurs esquisses, ils en sortirent triomphant les nobles dessins des vêtements qui couvraient les corps des habitants de l'ancienne Grèce. Ils dénichèrent des tailleurs ébahis et résignés pour réaliser, qui un habit phrygien, qui la tunique d'Agamemnon.

Delécluze qui fut des leurs sans adopter leur déguisement et leur belle utopie, revint le jour où pour la première fois Agamemnon se présente chez lui : "au grand étonnement du portier de sa maison et de ses voisins".

"Agamemnon avait alors vingt ans environ (8). Grand, maigre, les cheveux et la barbe noire et touffus, son regard ardent, et son expression tout à la fois passionnée et bienveillante, avaient quelque chose qui imposait et attirait

---

(8) Maurice Quai est né vers 1779, mort en 1804.

en même temps. On retrouvait dans cet homme du Mahomet et du Jésus-Christ, alors deux personnages pour lesquels il avait du reste une profonde vénération : Agamemnon, jeune homme fort spirituel, avait l'élocution facile, nombreuse, élégante; et, soit que cela lui fût naturel, ou que ce fût une qualité acquise, il trahissait toujours par le choix de ses expressions, par l'arrangement de ses phrases et par le fréquent emploi qu'il faisait des comparaisons et des images les plus brillantes, cette abondance un peu emphatique que l'on remarque dans les discours et les écrits des Orientaux. Cependant sa conversation était pleine, substantielle et variée. Quant à son costume, qui consistait en une grande tunique descendant jusqu'à la cheville du pied, et en un vaste manteau dont il couvrait sa tête en cas de pluie ou de soleil, il était fort simple, et j'ai vu peu d'hommes de théâtre, je n'en excepte pas même Talma, qui portassent cette espèce de vêtement avec plus de grâce et d'aisance que mon ami Agamemnon".(9)

Vous venez de reconnaître Maurice Quai devenu par un mimétisme allant de l'âme au corps, un grec dans toute sa splendeur et son authenticité. Déçu par l'antiquaille davidienne qui se contente de draper des corps à la romaine, de les rouler dans un emballage grec, d'ajouter à la platitude d'un décor une colonne chapitrée doriquement, d'adjoindre un vase étrusque à une console consulaire, d'armer d'un rhyton ou d'un glaive la main contemporaine du modèle.

Agamemnon pensa grec, le peintre n'avait que la peine de porter son regard sur sa glace pour y voir un véritable grec. Il éclata. Son siècle venait d'échouer dans son plan éthique rêvant l'établissement social sur l'égalité des vertus. Lui, porta le débat sur le plan esthétique :

"Il se piquait de ressusciter parmi eux les belles formes, les belles mœurs, et les beaux

(9) Delécluze : op. cit.

vêtements des premiers siècles; ces artistes qui portaient l'habit phrygien, qui ne se nourrissaient que de végétaux, qui habitaient en commun, et dont la vie pure et hospitalière était une vivante peinture de l'âge d'or". (10)

La tentative utopique des "Méditateurs" est pour nous un sujet de méditation. On sent percer dans les paroles de Nodier, à travers une réelle tendresse, une conformité d'esprit. Nous aurions voulu poursuivre l'étude à travers l'oeuvre de l'auteur de "La Fée aux miettes", elle nous eût livré la continuité des "Méditateurs", elle nous eût désigné un disciple fervent. Nodier reste un "Méditateur", ses ouvrages sans suite, sans ordre trouvent ici une colonne vertébrale. Dites-nous si ces thèmes appliqués à son écriture future ne l'illuminent pas ? : "Les belles formes, les belles mœurs, les beaux vêtements", préoccupation majeure d'esthétisme : les belles formes, esthétisme du cadre de vie, les belles mœurs, esthétisme moral, les beaux vêtements, esthétisme social. "Ces artistes portaient l'habit phrygien (...) ne se nourrissaient que de végétaux". L'esthétisme, concept intellectuel, rend la place au culte rendu publiquement à la Beauté souveraine, ces artistes vivaient leur adoration. "Ils habitaient en commun (...) la vie pure et hospitalière..." Ils donnaient une dimension sociale à leur rêve; la jouissance esthétique doit être partagée, vécue en groupe.

Ici apparaît le Nodier du salon de l'Arsenal qui rêve son idéal tout haut, l'interminable causeur qui sait éveiller la poésie endormie, regrouper les talents disparates, les unir dans un commun culte du Beau malgré les différences politiques, religieuses ou philosophiques. Hospitalier, c'est l'image la plus vraie qui demeure de Charles Nodier, hospitalier aux idées les plus folles, hospitalier aux poètes les plus divers, hospitalier aux vrais artistes de

(10) Lettre de Nodier à Weiss, cité par Viatte.

tout poil. Et Nodier, le rêveur Nodier met en scène "une vivante peinture de l'âge d'or". Nodier nous apprend, si nous ne le savions déjà, que l'âge d'or n'est pas un temps, l'âge d'or est au creuset des âmes, dans le travail silencieux de l'esprit, on doit le chercher, et chacun pour son compte, dans les ressources inemployées de sa pensée - cette poétesse inconnue dans le vers du poète et dans les "contes" de Nodier.

Les "Méditateurs" : peintres, sculpteurs, bardes ou philosophes rêvèrent de donner à la Beauté un rôle législateur, un rôle moral intervenant dans les moeurs et fixant les buts objectifs de la société. On essaierait vainement par contre, de trouver un système philosophique chez ces doux amateurs d'archaïsme, leurs références étaient purement esthétiques. Auguste Viatte s'étonne que "Pythagore, Ossian, Chateaubriand, David s'entrechoquent dans leurs pensées". Il suffit de détecter le point commun qui rassemble des noms si évidemment disparates. Constestant le rationalisme du XVIIIe siècle qui sévit jusque dans "l'antiquaille", il cherche la Beauté libérée dans les moeurs, le costume, l'alimentation, le végétarisme, le culte de la nature.

Ils précèdent une tendance du romantisme en essayant de vivre anarchiquement leur rêve. Nodier décrit fort bien la genèse de leur "folie" :

"C'était ce qui n'a jamais été deux fois et qui ne sera peut-être jamais.

"Le sentiment général qui leur tenait lieu d'abord de religion (il faut le dire surtout il faut le comprendre, car il n'y avait pas alors de religion dans le pays), c'était au commencement l'amour, le fanatisme de l'art. A force de la perfectionner, de l'épurer au foyer de leur âme, ils étaient arrivés à la nature modèle, à la nature grande et sublime, et l'art ne leur offrit plus à cette seconde époque d'une institution fortuite qui se créait sans se connaître et sans se nommer; qu'un objet de

comparaison et qu'une ressource de métier. La nature elle-même se rapetissa enfin dans leur pensée, parce que la sphère de leurs idées s'était élargie. Ils conçurent qu'il y avait quelque chose de merveilleux et d'incompréhensible derrière le dernier voile d'Isis, et ils se retirèrent du monde, car ils devinrent fous, c'est le mot, comme Pythagore et Platon". (11)

C'est ce que redit à peu près dans les mêmes termes Delécluze :

"Ce fut lorsqu'il (N. Quai) se déclara chef de la secte et qu'il abandonna l'atelier de David, que ses idées, fort exagérées déjà, s'embrouillèrent et le conduisirent peu à peu à un état d'extase et d'enthousiasme permanent, qui tenait, je crois, de la folie". (12)

Si les enfants trop sages sont souvent ennuieux et décèlent quelques tares secrètes, nous suivons encore une fois Villiers de l'Isle Adam qui trouve dans "l'Eve future" qu'il "y a toujours du bon dans la folie humaine".

L'histoire des philosophies court après la sagesse des plus sages sans pouvoir l'atteindre, l'histoire cherche dans les veilles studieuses et l'effort de la pensée la vérité inaccessible à la raison humaine seule. L'histoire des "folies et des aberrations humaines" est un enseignement bien plus enrichissant, elle plonge dans la métaphysique de l'inconscient, dans la psychologie des profondeurs. Ce que le commun des mortels nomme déraison fait agir le troupeau bêlant. Le petit nombre des poètes, des utopistes, des penseurs de l'impossible nous révèle le fond de la nature humaine.

Ridicule, ces pauvres fous ?

Les ridicules sont de plusieurs sortes : le ridicule de celui qui n'est pas en harmonie avec la médiocrité générale et ambiante, le ri-

---

(11) Charles Nodier : Les Barbus

(12) Delécluze, op. cit.

dicule définitif et irrémédiable de celui qui ne s'accorde pas au bon sens universel postérieur et antérieur, qui antécède et succède aux modes; comme ceci, il est ridicule de sonner des sonnets parce qu'aucun aède ne rime de cette façon, il est ridicule de porter la toge quand le bon ton impose la redingote. Si on l'entend ainsi, Maurice Quai était de ces fous qui bousculent les mœurs de leur temps et qui au cœur d'une foule de personnalités tapageuses et fantasques parvint à se frayer un passage. Il fut la bonne fortune des rieurs, il avait la taille des meneurs d'hommes et s'il ne nous eût été enlevé aussi rapidement, il était promis à un avenir que ses errances de jeunesse laissaient prévoir. Nous le connaissons par ses contemporains, à travers des chroniqueurs en gaieté. Nodier admiratif, et Delécluze sous l'ironie de sa plume laisse deviner l'homme qui n'est pas un vil amuseur. Il avait dans "les traits, dans son caractère, il avait quelque chose de ce qui distingue les hommes appelés à commander à leurs semblables. Sa figure était belle, et sa barbe, qu'il portait alors contre l'usage général, donnait à la gravité de sa physionomie, d'ailleurs très avenante. Doué d'une élocution facile, il portait promptement la conviction dans l'esprit des autres".

"Les autres" étaient déjà ses camarades d'atelier. La secte naquit au Louvre, dans la portion prêtée à David. Le logement était occupé par les frères jumeaux Jean-Pierre et Joseph Franque, élèves de l'auteur de "L'enlèvement des Sabines", qui leur concéda ce privilège. Charles Nodier connaissait Joseph Franque qui, en 1800, lui parla des Méditateurs. C'est grâce à lui qu'il devint un adepte et qu'il vit pour la première fois celui qui devint leur chef incontesté, Maurice Quai. Son cœur s'émeut au seul souvenir de l'égérie du groupe : Lucile l'épouse du peintre Jean-Pierre Franque. (13) Ce "jeune barde en palpète encore quand déjà elle n'est plus".

"Quand dans les beaux jours de l'année, elle s'avavançait dans la plaine, avec sa tunique flottante, et ses cheveux épars, semant des fleurs sur les enfants, et des bienfaits sur les mères, vous auriez dit l'ange du hameau, et quand elle portait pendant le silence des nuits, un secours mystérieux vers la chaumière de l'indigent, à sa marche aérienne, au frissonnement naturel qui suivait ses pas, à la divine mélancolie qui régnait dans tout son air et dans tous ses mouvements, à un sentiment incomparable et merveilleux qui émanait d'elle, et qu'on ne saurait définir, on croyait apercevoir une de ces sublimes intelligences qui veillent autour des tombeaux.

"Mais, après une vie pleine d'amertume, celle qui eût été à son gré le MICHEL ANGE de la poésie, ou l'OSSIAN de la peinture, tomba inconnue sur la terre, et les larmes de quelques infortunés qui devaient leur existence à ses secours, firent les frais de sa pompe funèbre.

"Elle compta son vingt-deuxième printemps, et à la fin de ce court exil, elle reprit le chemin de son éternelle patrie". (14)

Nodier, romantique de l'an XII n'avait pas attendu 1820 ni 1830 pour connaître le style enflammé. Un endroit aussi chargé d'art prestigieux : le Louvre, ne pouvait satisfaire ces amateurs d'hellénisme. Ils le fuirent pour des

---

(13) Jean-Pierre Franque : né au Buis (Drôme) en 1774, mort en 1860. Elève de David.

Joseph Franque : Frère jumeau de Jean-Pierre, élève de David, né en 1774. Vers la fin de l'Empire, il quitta la France et alla s'établir à Naples, où il fut nommé professeur de l'Académie.

Lucile Franque, née Messageot, née en 1780 à Lons-le-Saulnier, décédée en 1802, épouse de Jean-Pierre Franque.

(14) Ch. Nodier: Essai d'un jeune Barde. Chapitre: Deux beaux types de la plus parfaite organisation humaine, (Lucile & Maurice).

lieux plus bucoliques. Nous les rencontrons peu après à Passy, réunis dans l'ancien monastère de la Visitation Sainte-Marie. Ce lieu, marqué de l'empreinte religieuse change à peine de destination; des barbous en robe blanche couronnent de fleurs champêtres leurs longues chevelures; peintres pour la plupart, ils réalisent des tableaux vivants. Maurice Quai, de sa voix inspirée de prophète, galvanise leur juvénile enthousiasme. Là, fréquentent les peintres Alexandre Hue, Périé, le sculpteur Prault, des littérateurs curieux ou convaincus, Charles Nodier, frais émoulu de sa province, le philosophe thalysien Jean-Antoine Gleizes qui mérite un chapitre. Certains ont cru voir sous les ombrages de Passy la silhouette du vicomte de Chateaubriand alors dans toute sa gloire naissante.

Une déesse traversait le décor Puvis de Chavannes : Lucile Franque, tanagra délicate que l'immortalité immobilisa avant les malignes déchéances de la sénilité. Nodier n'oubliera jamais ce contact vivant avec le rêve : la Beauté et la Grâce unies à la grandeur et au génie. Il n'oubliera jamais cette vision idyllique, elle restera en filigrane dans son oeuvre où il ne serait pas difficile d'en trouver trace. Il est lui-même conscient de cette influence sur laquelle insistent peu ses biographes. Maurice Quai, "une âme qui a beaucoup influé sur nous tous, et qui prolonge un reflet réel, quoique inaperçu, à travers notre littérature et nos arts". (15)

Des êtres ainsi disparaissent, quand leur sillage sur terre reste visible; sans que l'on sache les nommer, leur action demeure dans les oeuvres des autres, dans les moeurs littéraires et philosophiques d'un monde, émerge dans des poésies et des proses étrangères. Le critique se dit : d'où vient telle pensée, tel tour d'

---

(15) C'est nous qui soulignons, le Temps 5.10. 1832

esprit ? Ce tour de pensée vient mystérieusement d'hommes et d'égéries dont les noms inconnus s'effacent sur des tombes désertes prises dans les ronces. Nodier, sans toujours les nommer, transmettra les messages posthumes de J.A. Gleizes et surtout de Maurice Quai, aux nouveaux "jeunes bardes" dans les longues veillées de l'Arsenal, accoudé à la cheminée du petit salon. Trente ans après, il évoque le cher barbu dans un article :

"Je désignais alors Maurice Quai comme le plus beau type de l'organisation humaine, et il me semble que je ne disais rien de trop. L'âge, qui a dessillé mes yeux sur tant de choses et de réputations, me l'a encore grandi".

Parti du piédestal où il le place déjà en l'an XII, on se demande quel himalaya peut alors le recevoir :

"LUI, c'était MAURICE QUAI, cet homme qui, sous les formes d'ANTINOUS et d'HERCULE combinées, recelait l'âme de NOÏSE, d'HOMÈRE et de PYTHAGORE, et qui unissait le courage des forts à la simplicité des enfants, et la raison des sages à l'enthousiasme des poètes. A cette beauté, qui avait je ne sais quoi d'immuable et d'éternel comme celle des dieux, à ce grand caractère qui le faisait participer du TOUT-PUIS-SANT, de RAPHAËL et du JUPITER DE MYRON, il semblait qu'on allait voir briller autour de sa tête les éclairs de l'OLYMPE et du SINAI". (16)

Il nous semble difficile d'aller plus loin dans le panégyrique. Les disciples de Jésus venant de contempler le Maître dans sa divinité à l'heure de la Transfiguration, n'avaient pas l'oeil plus extasié en redescendant du Thabor. Nodier avoue que l'âge mûrit son admiration, voilà où elle en est en 1832. Il n'aura jamais autant de frémissement dans la voix devant aucun grand vivant ou défunt, Maurice Quai n'est

---

(16) Nodier : Essais d'un jeune Barde.



pas grand, il est la grandeur, il incarne le rêve, il est le fantastique vivant. Maurice Quai lui montre pour la première fois la grandeur de l'Art.

Maurice Quai était l'âme de l'éphémère mouvement, il s'efface en 1804 comme une vision fugitive, le corps de doctrine du Méditateurisme grésille un temps sa mèche, puis s'éteint.

Peu après, vers 1805, des "méditateurs" font encore parler d'eux. Monrose, un acteur peu banal, entreprend de fuir avec sa troupe la Babylone, ils trouvent l'ombrage du Bois de Boulogne propice à leurs ébats. Monrose grattait une mauvaise guitare alors que les adeptes se livraient aux joies primitives et naturelles. "Vers le soir, il leur vint l'idée pour se conformer aux usages des héros d'Ossian, de mettre le feu à un arbre". La maréchaussée, accourue à la vue de l'incendie, ne se rendit pas aux raisons "primitives", et sans plus attendre conduisit sans ménagement les incendiaires à "Babylone", où on leur enjoignit de se faire raser et de s'habiller comme tout le monde, et Delécluze de conclure cette épopée : "Telle fut la fin du dernier rejeton de la secte des penseurs ou primitifs". Monrose était tout désigné pour mener une telle équipée. Animateur incomparable des comédies de son temps, sa vie s'achève dans le drame. Ce fut une célébrité. De son vrai nom, Claude-Louis-Séraphin Barizain, compatriote de Nodier et de trois ans son cadet, naquit à Besançon en 1783. Toute sa famille vécut sur les planches, ses parents, tous deux, étaient acteurs, deux de ses fils essayèrent tant bien que mal de perpétuer le nom à l'Odéon et à la Comédie Française. Lui, fut le "Valet superbe", il incarna un "Mascarille" inoubliable.

"Après avoir parcouru l'Italie, dans une troupe formée par Melle Raucourt, il fut engagé à Lyon, d'où le bruit de ses succès arriva jusqu'à la Comédie Française, qui eut le bon esprit de le venir voir et de l'attirer à elle en le faisant débiter dans le "Mascarille" de

l'Etourdi, le 15 mai 1815, au bruit du canon qui tonnait aux portes de Paris". (17)

Son succès fut inouï. Depuis Préville et Dugazon, on n'avait pas vu un comique posséder cet entrain endiablé. Il devient sociétaire de la Comédie Française en 1817.

Il réalisait par sa finesse, sa verve intarissable, le geste prompt et la réplique pressée, le valet de comédie parfait, gouaillieur et subtil. Ses emballements lui font peu à peu confondre rêve et réalité, son équilibre se révèle fragile. A la mort de sa femme, sa raison s'effondre.

"Ce fut le Dr Blanche qui le soigna. A force de soins, ce savant aliéniste parvint, le 7 janvier 1843, à le faire réparaître dans le "Figaro" du Barbier de Séville, lors de la représentation qui fut donnée à son bénéfice. Le malheureux retrouva pour cette soirée la verve et les ressources de son talent passé". (18)

Ramené à la maison de santé, il y mourut trois mois plus tard, le 20 avril 1843.

Les grands cérémoniaires "Primitifs" Maurice Quai et Lucile Franque ne connurent pas ces déchéances, ils ne laissèrent derrière eux que l'image de leur éclatante jeunesse. Jean-Pierre Franque, parvenu à la notoriété voit revenir sous son pinceau les traits délicats de sa jeune épouse, en se remémorant le temps heureux de sa jeunesse folle. Quant à Maurice, il vit dans les coins d'ombre du tableau romantique de Charles Nodier :

"Il disparut avant d'avoir atteint les années viriles, et l'édifice dont il était la pierre angulaire s'écroula sur lui, la société des Méditateurs redescendit inconnue dans le tombeau de Maurice inconnu".

---

(17) Le Panthéon des Comédiens.

(18) op. cit.